« Abracadabrazza » ou le roman du Mémorial Pierre Savorgnan de Brazza

“Abracadabrazza” or the Novel of Pierre Savorgnan de Brazza’s Monument

Nicolas Martin-Granel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/15859>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.15859

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 mars 2010

Pagination : 293-307

ISBN : 978-2-7132-2251-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Nicolas Martin-Granel, « « Abracadabrazza » ou le roman du Mémorial Pierre Savorgnan de Brazza », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 197 | 2010, mis en ligne le 10 mai 2012, consulté le 19 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/15859> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.15859

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

« Abracadabrazza » ou le roman du Mémorial Pierre Savorgnan de Brazza

“Abracadabrazza” or the Novel of Pierre Savorgnan de Brazza’s Monument

Nicolas Martin-Granel

- 1 Trois ouvrages récents² tournent, fascinés, autour du monument abracadabrazzesque³ élevé à la gloire de Savorgnan de Brazza et inauguré le 3 octobre 2006 à Brazzaville. Celui-ci a fait couler beaucoup de salive (rumeurs, discours, débats...), mais aussi de l’encre en abondance, française et romanesque de préférence. Et d’abord la question de la nomination : mausolée ou mémorial ? Mémorial est son nom officiel, tel qu’il s’inscrit en lettres d’or au fronton du monument. Mais ici, suite aux polémiques qu’il a suscitées avant même son érection et suivant l’usage des écrivains qui en font matière de roman, c’est le mausolée de Brazza, héros éponyme de la capitale du Congo. Appellation en effet plus conforme à sa fonction de tombeau — le fameux Mémorial de St Hélène n’était qu’un livre —, à son aspect architectural (souvent qualifié de « pharaonique »), à son étymon enfin qui renvoie à cet antique roi de Carie dont le tombeau élevé par sa femme était devenu une des sept merveilles du monde.

© Kinzenguele.

Brazza peut en cacher un autre

- 2 Le premier ouvrage ne parle certes pas de cette actualité architecturale, et pour cause : le *Savorgnan de Brazza* de René Maran parut en 1951 aux éditions du Dauphin. Mais quand ces mêmes éditions — pourtant vouées désormais à la médecine et la spiritualité plutôt qu'à l'histoire des colonies — le republient en 2009 avec une quatrième de couverture ornée de la photo officielle du « Mémorial Pierre Savorgnan de Brazza »⁴ (légende incrustée), il y a lieu de se demander si cette réédition ne vient pas fort opportunément justifier *a posteriori* la thèse officielle de l'engouement enthousiaste des Brazzavillois pour le fondateur de leur ville. Une interrogation sur l'image qui se mue presque en certitude à la lecture du prière d'insérer, notamment de ce paragraphe qui semble un copier-coller, des formules employées par la communication de la Fondation Savorgnan de Brazza : « Les populations locales de Brazzaville ont rendu récemment hommage à Savorgnan de Brazza en élevant un mausolée à son attention [*sic*]. Ces [*re-sic*] cendres [*re-re-sic*] y furent également transférées en octobre 2006. » Il y aurait en effet beaucoup à dire sur ce triple lapsus calami (« attention » pour intention, « ces » pour ses, « cendres » pour dépouille), disons juste que cet essai biographique parle bien *pour* le mausolée, qu'à défaut d'en parler, on semble bien le faire parler — en témoin posthume de l'édification du mythe. Mémorial de papier ? Quoi qu'il en soit, si cette parution ne prend pas sa source dans le Mémorial de Brazza(ville), elle en constitue sans doute une résurgence.
- 3 Sur la couverture, une illustration d'époque, forcément en couleur pour les besoins de la cause, représente la geste du héros en son point culminant, attestée ici dans l'image par le geste des deux bras mis en parallèle, celui du libérateur blanc magnanimement abaissé vers l'esclave libéré tandis que celui-ci tend le sien vers le drapeau, selon la fameuse

formule citée en légende : « Qui touche le mât du drapeau est un homme libre. » Dans le livre, l'histoire fameuse est rapportée⁵ comme un événement marquant de l'Histoire de France : « Alors Brazza jugea utile de frapper l'imagination par une certaine solennité. Au milieu du campement, il fit hisser le drapeau, et en montrant du doigt la hampe, il dit : “Tous ceux qui la touchent sont libres. Nous, la France, ne reconnaissons à personne le droit de maintenir un homme en esclavage.” À mesure que chacun s'approchait de notre pavillon, les laptots faisaient tomber les fourches du cou et brisaient les entraves des pieds, puis, alignés, libérateurs et libérés saluaient le drapeau tricolore » (p. 70). C'est du moins ainsi que la « conte le général de Chambrun dans le panégyrique qu'il a fait de son beau-frère ».

- 4 René Maran cite ici sa source, comme pour s'en démarquer. Car, même si l'écriture de Maran peut paraître sacrifier souvent au panégyrique du conquérant, l'admiration du biographe va surtout à l'œuvre plus tardive de son héros, parce qu'elle est largement occultée voire déniée, celle qui a consisté, lors de sa dernière mission à Brazzaville, à dénoncer la mise en coupe réglée — sous prétexte de « mise en valeur » — de « sa » colonie par la nouvelle vague de colons, marchands et fonctionnaires. Comme Gide plus tard avec son *Voyage au Congo*, Brazza ouvre le débat, en appelle à l'opinion publique de son pays d'adoption. Maran soutient, non sans un certain optimisme sur les pouvoirs de la littérature, que cette opinion « ne voulait pas qu'on y tolérât plus longtemps les méthodes que Joseph Conrad a dépeintes dans les plus belles pages de son *Cœur des ténèbres* » (p. 226). À la suite de Conrad, il reprend la plume de romancier pour faire parler, en discours indirect libre, le parti des colons, ennemi de Brazza : « Il est le trouble fête dont on ne sait comment se débarrasser. Les choses marchaient si bien sans lui ! [...] Il ferait beau voir qu'on prît des gants avec les nègres ! On ne vient pas en Afrique pour le plaisir de leur faire plaisir. Moteur à manioc, ou moteur à mil, il fallait qu'il suât pour rien, ou presque, le caoutchouc dont la vente enrichissait les sociétés concessionnaires et assurait l'avancement des fonctionnaires » (p. 230). Si l'indignation est à son comble, c'est évidemment que la cause de Brazza est aussi celle de son biographe, référant implicitement à sa propre biographie. La biographie cache un plaidoyer *pro domo*, manifeste dans telle exclamation : « Il n'a été hélas que trop bon prophète » (p. 224). Et Maran de constater, comme il le prophétise pour lui-même sans doute, l'échec de son modèle à redresser les torts et dérives de la colonisation, et ce de plus en plus à mesure qu'on s'achemine vers la fin du livre qui coïncide avec celle de son héros, et qui constitue le climax dramatique mobilisant toutes les ressources de la fiction empathique : « Comme il se sent faible ! Comme il se sent las ! Étrangement las et faible. [...] Un temps d'automne, un temps de deuil. Quel présage ! Brazza voudrait se rendre à pied de sa case au bateau. [...] On s'empresse de mettre un “tipoye” à sa disposition. Au moment de monter dans cette espèce de chaise à porteurs coloniale, il secoue la tête et se ravise. Il ne peut quitter ainsi la ville qui porte son nom. [...] *Droit et non pas redressé* : telle est une des plus nobles maximes de Marc-Aurèle. Telle est ce 29 août 1905, la pensée qui anime Brazza et le soutient. [...] Que revoit-il dans sa mémoire ? Que lui disent ses souvenirs ? Les appelle-t-il à l'aide pour refouler l'irrésistible nausée qui lui monte du cœur aux lèvres ? » (pp. 234-235). À lire cette scène finale, on voit bien que cette image de Brazza en vaincu solitaire et philosophe éclairé, celle que Maran voudrait laisser en souvenir dans son livre, est aux antipodes de l'imagerie triomphale du Blanc libérant les Nègres du seul geste du bras abaissé vers eux, qui lui a été accolée en couverture. Une image d'Épinal dont on voit bien aussi qu'elle pourrait facilement être remise au goût du jour, au service de la défense et illustration des aspects « positifs » de la colonisation, un débat qui faisait

rage au moment de l'érection du mausolée et de la statue colossale, et auquel font d'ailleurs allusion les deux ouvrages suivants.

Un nouveau « conte colonial »

- 5 Le deuxième ouvrage où se révèle une « fascination » voire une « obsession »⁶ pour Brazzaville et son grandiose mausolée a pour auteur Patrick Besson, pour titre *Mais le fleuve tuera l'homme blanc* et pour sous-titre *roman*. Un roman qui ne s'interdit pas de mentionner par leur vrai nom des personnages réels de la vie politique et culturelle de la capitale congolaise, ni d'insérer des fiches biographiques sur certaines célébrités du moment ou du passé. En voici une par exemple, consacrée justement à l'auteur de *Savorgnan de Brazza* : « Je me mis en route pédestrement, comme écrirait un écrivain francophone des années 1950. René Maran, prix Goncourt 1921. Récompense littéraire qui gâcha la vie de ce romancier guyanais. Persécuté par l'administration coloniale après les protestations des colons mis en cause dans sa préface à *Batouala*, et obligé par la suite de la quitter, Maran vivra mal de sa plume jusqu'à sa mort en 1960, accumulant chez Albin Michel, éditeur connu au Congo car il fut celui de Tchicaya U'Tamsi, des livres oubliés aujourd'hui (*Bêtes de la brousse*, *M'Bala*, *l'éléphant*, *Brouza le cynocéphale*) » (p. 379). Curieusement P. Besson « oublie » l'ouvrage le plus politique de Maran, pour ne retenir que les contes exotiques, à la manière présumée africaine. Ce qui pourrait s'expliquer par les propos qu'il attribue à Blandine, un personnage d'espionne : « Je remontai sur mon cheval à moteur, coiffai mon heaume orange. J'étais de nouveau Blandine, la chevalière bretonne, héroïne d'un conte colonial africain » (p. 449). Sortie de son contexte fortement connoté d'autodérision, l'appellation pourrait néanmoins s'appliquer au roman lui-même, l'ironie étant une arme à double tranchant qui risque de revenir frapper l'envoyeur. Mais certes pas de la manière dont « frappe » Conrad, référence absolue, auquel un critique enthousiaste a pu oser comparer P. Besson, sans doute un peu vite... Plutôt qu'un roman conradien, plus qu'un roman d'espionnage ou un *thriller* tropical ayant pour toile de fond le génocide rwandais, *Mais le fleuve...* serait donc un « conte colonial » transposé dans les Brazzavilles postcoloniales.
- 6 Dans ce dispositif post-héroïque, le mausolée est le lieu grotesque, vidé de toute mémoire coloniale, où se retrouvent et se croisent des personnages sans épaisseur ni historicité, et surtout blancs, métis à la rigueur. Il représente le spectre d'un passé encombrant, qu'on ne saurait liquider que par la plaisanterie. Il apparaît à trois reprises comme un *leitmotiv* dégradé, et à chaque fois paraît un simple prétexte pour l'auteur à sortir, comme le dit un de ses personnages, « une de ces saillies désopilantes dont j'étais coutumier et pour lesquelles tous m'appréciaient, en dehors de mes qualités de chef [...] » (p. 394). Première saillie au début du roman, lors de l'inauguration : « Le mausolée de Savorgnan de Brazza se trouve au bord du fleuve, non loin du quartier général des forces armées congolaises⁷. Il a été inauguré le 2 novembre 2006⁸. J'ai assisté à la cérémonie en tant que représentant de mon entreprise. Attente et discours en plein soleil, mauvais repas froid pas exprès. À l'intérieur du bâtiment, Savorgnan entouré de ses proches, morts. Attention à ne pas avoir d'explorateur dans sa famille, on se retrouve enterré avec lui dans une contrée lointaine. Le soir, dîner sous des tentes où manquaient deux cent cinquante convives, sans doute décédés d'une insolation ou d'un empoisonnement » (pp. 37-38).
- 7 Deuxième apparition, deuxième saillie attribuée au personnage de l'artiste métis dont l'ironie à la cible incertaine paraît d'abord faire le jeu de la thèse des bienfaits de la

colonisation : « Les crimes fous de la colonisation ? La quinine. Savorgnan de Brazza, qui n'en prenait pas, a été si gentil avec les Congolais que ceux-ci ont fini par lui ériger un mausolée. » Pour faire ensuite celui de la thèse inverse, celle de Brazza comme « intrus », et par métonymie du mausolée comme intrusion : « Parmi les invités français, il y avait une Française blonde pas mal, mais en blonde j'ai déjà ma mère. "N'oubliez pas qu'en Afrique nous sommes des intrus", disait Brazza à ses compagnons qui ne l'ont pas écouté. Moi, un demi-intrus » (p. 323). Ce double jeu lui permet de ne pas prendre parti pour ou contre le slogan officiel « Brazza retourne chez les siens ». Voire de maintenir sauve la figure de Brazza, retourné chez les siens mais à son corps défendant.

- 8 La troisième enfin, attribuée encore au métis, tourne à la blague, tout en nous remettant sur les rails du roman dictatorial le plus classique : « J'ai revu Sédou une dernière fois lors de l'inauguration du monument à Savorgnan de Brazza. Tessy adore le visiter et y donne la plupart de ses rendez-vous, à cause de la clim. Mettre la climatisation pour un colon mort : folie congolaise à plein régime dictatorial » (p. 343). Comme les précédentes, cette « saillie » opère à la manière d'une dérobade, se résume à la pirouette d'un mot d'esprit (français) grossissant un détail (la « clim ») comme pour éviter de poser le (non-)sens global du mausolée, réduit ici à un simple et banal « monument », un lieu commun. Nulle part celui-ci n'est décrit, qualifié d'un quelconque adjectif (« pharaonique » ? « hénaurme » ?) ; jamais la statue de Brazza qui se dresse à l'entrée — Commandeur ou Colosse ? — n'est évoquée. Si « l'attention coule sur lui », selon l'expression de Musil citée en épigraphe, cela veut-il dire qu'il n'est pas digne d'attention ? Ou que la fascination dont il est l'objet s'accompagne d'un aveuglement sur l'innommable⁹ ?
- Ainsi ce roman ne rôde autour du mausolée, ne s'accroche au détail et à l'anecdote que pour s'éloigner de ce qu'il représente dans la mémoire de Brazzaville ; et, en paraissant renvoyer dos-à-dos les « crimes fous de la colonisation » et « la folie congolaise », il ne sort pas des sentiers battus où s'est enlisé le débat, contemporain de l'affaire du mausolée, sur les bienfaits/méfais de la colonisation.

« Tout ça c'est des affaires de Blancs »

- 9 Dans *Equatoria*, notre troisième ouvrage, ce débat mémoriel est au contraire étroitement branché sur les polémiques autour du Mémorial. Il en constitue même le tenant et aboutissant principal, puisqu'il est évoqué d'entrée de jeu, placé aux endroits stratégiques du livre, d'abord dès l'incipit du premier chapitre : « Le lundi 2 janvier 2006, l'air est étonnamment clair et lumineux sur le cap Lopez, à l'embouchure du fleuve Ogooué. [...] J'ouvre *L'Union*, quotidien gabonais mis à disposition des clients. Celui-ci porte à la connaissance de ses lecteurs que le président de la République française, lors de ses vœux à la nation pour l'année 2006, vient d'annoncer le retrait d'un texte un peu idiot, un sous-amendement qui vantait le rôle positif de la colonisation. Lequel sous-amendement, lu comme une apologie de la colonisation, faisait grand bruit en Afrique francophone depuis près d'un an » (à Port Gentil, pp. 11-12).
- 10 Et enfin, à l'autre extrémité du livre qui correspond aussi à celle de l'année et du continent que son narrateur aura traversé d'ouest en est, P. Deville y reviendra dans le dernier chapitre : « Je patienterai ici quelques semaines, jusqu'aux vœux du président de la République française pour l'année 2007 — lesquels sont susceptibles d'annoncer le retrait judicieux de quelque nouvel amendement idiot » (à Zanzibar, pp. 323-324). L'espace-temps du débat sur l'amendement « idiot » paraît ainsi envelopper le monument

en question, lui-même placé au centre du livre. Le sous-tendant sans doute, comme pour sous-entendre l'idiotie de toute cette affaire, ainsi que le dit crûment et le répète en « riant » la journaliste congolaise, dite « la princesse nubienne » par le narrateur : « Tout ça c'est des affaires de Blancs » (p. 203). Lesquelles affaires d'ailleurs ne sont pas vraiment terminées à la fin du livre¹⁰, ainsi que l'auteur le suggère avec humour dans la clause de son roman : « Dans le cas où nulle rage guerrière ne viendrait le détruire, les propositions de reconversion du mausolée sont déjà source de débats. Le projet le plus fréquemment évoqué consiste à le transformer en un panthéon aux héros du peuple congolais :

[...] Peut-être — et nous osons l'espérer — ce mausolée sera un Musée d'Histoire culturelle, avec cette dimension de panthéon, et il sera utile. Grégoire Léfouaba, Professeur de philosophie, ancien Ministre, *La Semaine Africaine*.

- 11 Le problème bien sûr, avec cette proposition du camarade Léfouaba, c'est que, dans l'éventualité d'une reconversion de la basilique Sainte-Anne-du-Congo en complexe cinématographique multisalles, il va falloir lui chercher une nouvelle dernière demeure, à Brazza » (la dernière demeure, p. 326).
- 12 Tous les noms, dates, faits et citations qui sont mentionnés dans *Equatoria* sont historiquement attestés, falsifiables. Et pourtant, son auteur, Patrick Deville, revendique la forme littéraire « roman » inscrit en sous-titre sur la couverture. C'est un roman « sans fiction », comme il le dit lui-même¹¹, une forme littéraire paradoxale puisque son livre paraît dans la fameuse collection « Fiction & Cie » des Éditions du Seuil. Le seul personnage qu'il considère comme « fictif », c'est le narrateur, au statut aussi ambigu que le narrateur proustien de *La Recherche...* Même s'il est sans doute le double de l'auteur qui a accompli le voyage et mené « l'enquête de terrain sur les progrès de l'illusion » (p. 53), il reste avant tout le sujet de l'écriture, mais d'un texte qui n'est pas, en fin de compte, un récit de vie ou de voyage. On retrouve d'ailleurs dans *Pura Vida*, un roman du même auteur paru en 2004, ce même narrateur innommé, parti en Amérique centrale sur les traces d'un obscur aventurier. De même que celui-ci se retrouve mentionné dans *Equatoria* sur la trajectoire américaine du jeune Stanley : « Il embarque comme mousse à bord du *Windermere* en partance pour l'Amérique, débarque à la Nouvelle-Orléans au moment même où l'aventurier William Walker, éphémère président du Nicaragua, quittant ce même port pour sa dernière expédition catastrophique, part se faire fusiller sur la plage de Trujillo au Honduras » (p. 42), de même la malheureuse équipée africaine de Che Guevara — autre héros fantôme suivi, à l'instar de Brazza, dans *Equatoria* — semble déjà annoncée dans *Pura Vida* : « Il s'appelle maintenant Tatu. Sous ce nom, il combat au Congo. [...] c'est aussitôt la défaite, la fuite, la traversée en catastrophe du Lac Tanganyika »¹². Autant de signes de connivence lancés sur la même latitude équatoriale entre les deux continents, entre les deux romans. Relancés aussi, en abyme dans *Equatoria*, d'une rive à l'autre du Congo, entre Brazza et Stanley¹³.
- 13 Après *Pura vida* et l'Amérique centrale (dont il est spécialiste), P. Deville avait le projet d'écrire sur l'Afrique centrale, cherchant seulement quel bout tirer pour dévider « la pelote de laine », se demandant s'il n'allait pas partir du plus petit coup d'État dans le plus petit pays (São Tomé), une histoire de « Pieds Nickelés »... Jusqu'à ce qu'advienne le mausolée : « Sassou m'a fait ce cadeau. » Le roman, qui suivra donc cette « idée farfelue d'aller déterrer Brazza », la plaçant en son centre incarné par le mausolée, culminant lors de l'inauguration, est construit en lignes concentriques, des parallèles qui finissent par se croiser sur les lieux de mémoire où sont passés Brazza et aussi, avant ou après lui, Schweitzer, Savimbi, Conrad, Che Guevara... et bien sûr Stanley. Car, en plus de la logique

spatiale qui régit le livre entier et se reflète dans les titres des huit parties (depuis « au Gabon » jusqu'au dernier, « à Zanzibar », en passant par la scène primitive « au royaume Téké » rejouée « au Congo »), *Equatoria* est constitué de courts chapitres souvent titrés sur le modèle X & Y, qui sont autant de micro-récits interconnectant la vie d'une paire de personnages historiques. Le narrateur donne l'exemple : « Je lui raconte le projet des vies que je suis en train de consigner, puis de mettre en parallèle. Celles de Brazza et de Stanley. » Et, son projet sitôt formulé, de le court-circuiter en embrayant sur son voyage présent : « [...] et je tourne le dos à la côte, m'envole plein ouest sur l'Atlantique, à destination du paradis santoméen où je vais attendre Brazza » (pp. 58-60). Cette métalepse narrative — qui consiste à transgresser la frontière séparant le monde de l'histoire et celui de la narration — vient dégonfler par son humour l'image grandiloquente du conquérant solitaire. Autre figure iconoclaste, l'inversion du point de vue, ici de Stanley sur Brazza : « Concernant ces deux-là, il est prudent de pondérer les clichés, ces antagonismes que les journaux avaient exacerbés pour en faire des hommes de Plutarque, le grand cœur de l'aristocrate pacifique et la terrible dureté du fils de personne. On peut entendre la remarque agacée de Stanley au sujet de Brazza : "Trop de drapeaux et pas assez de munitions" » (Pierre & Henry, p. 145). Ou là, inversement, celle de Brazza sur Stanley, par le biais du regard du narrateur situé sur la même rive que Brazza : « En face les tours de Kinshasa et les grues du port, l'ancienne Léopoldville avalée par Kin, et dont Brazza, pour emmerder Stanley, n'oubliait jamais de rappeler qu'elle "date de décembre 1881, c'est-à-dire un an et trois mois après notre occupation de la rive droite" » (Brazza à Brazza, pp. 205-206).

- 14 La mort même n'arrête pas la rivalité, ni les comparaisons du narrateur, pour qui tout au contraire la cérémonie de l'inauguration est l'occasion de réminiscences qui le transportent bien loin, à Londres : « À midi — abracadabrazza — arrive le camion fleuri et astiqué de frais, sur la plate-forme duquel sont alignés les six cercueils. Tout autour, assis les jambes dans le vide ou debout, un garde de marins porte l'uniforme du sergent Malamine Kamara. [...] Puis chaque cercueil est porté à l'épaule par six marins. Comme Stanley dans l'abbaye de Westminster avait porté le cercueil de Livingstone » (Brazza à Brazza, p. 204). Ou en Bolivie : « Des hélicoptères commencent à survoler la ville. L'un d'eux transporte un mort, Brazza, et deux chefs d'État vivants, Omar Bongo et Sassou Nguesso. On pense au cadavre de Guevara ficelé sur un patin d'hélico bolivien, en octobre 67, de la Higuera jusqu'à Vallegrande. Je ne sais où était logé le Che à Brazzaville, en janvier 65 » (p. 204).
- 15 Ailleurs encore, la comparaison bifurque sur une piste plus insolite, quand le narrateur croise le parcours de Brazza avec celui, décalé dans le temps postcolonial, d'un aventurier, mais sur ses propres terres : « Je lui confie vouloir écrire une vie de Brazza, dans laquelle, bien que le rapport ne saute pas aux yeux, j'aimerais écrire une vie de Jonas Savimbi. Ces deux-là ont en commun de s'être égarés dans l'Histoire et d'avoir été vaincus » (Arthur & Manuel, p. 119).
- 16 Aussi le modèle narratif du moraliste — qu'il s'affiche ici à la manière classique du Plutarque des « vies parallèles » ou bien carrément moderne de Proust montant en série des séquences narratives liées seulement par la parenté spatiale des stations du petit train de Balbec¹⁴ — permet-il d'opérer, à rebours du grand Récit homogène et supposé objectif, des branchements inédits, des rapports insoupçonnés et des renversements de perspective ; ceux-ci aboutissent en l'occurrence à faire glisser la figure de Brazza, à substituer celle du vainqueur de l'esclavagisme africain à celle de victime oubliée,

sacrifiée sur l'autel du colonialisme moderne. Ainsi, dans son récit de la fin de Brazza, son agonie suite à un empoisonnement présumé à Brazzaville, l'occultation de son rapport accablant sur le pillage du pays, le narrateur d'*Equatoria* retrouve, malgré la sécheresse apparente, les accents empathiques du *Savorgnan de Brazza* de R. Maran : « Le voici une dernière fois sur la mer, ce capitaine au long cours. Égaré dans la sueur et le délire. À l'agonie. Libreville. Douala. Et sur sa couchette, pense-t-il alors à Pascal, conçoit-il enfin que tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre ? [...] À l'escale de Dakar, on descend son brancard sur le quai. On le porte vers l'hôpital. Il meurt le lendemain, 14 septembre 1905. [...] On peut maintenant encenser Brazza, prétendre le contraire de ce qu'il a vu pendant ces quatre mois. [...] On voudrait aller jusqu'au Panthéon. Sa veuve refuse, qui toute sa vie conservera l'hypothèse de l'empoisonnement. Elle sait que le rapport a disparu. [...] trois livres le reconstituent : pour la rive gauche du Congo c'est celui de Conrad, pour la rive droite celui de Gide en 1926, pour l'Ogoué et l'Oubangui celui du jeune philosophe Chalaye, dont les notes seront publiées par Gide en 1935 » (la dernière mission, pp. 189-190). Ce narrateur est d'abord un lecteur, dont l'enquête sur le terrain est documentée et orientée par la bibliothèque coloniale.

- 17 Brazza n'est pas seulement le compagnon de route méconnu de Conrad, il en est le premier lecteur : « [...] c'est au même moment que ces deux vapeurs, s'éloignant chacun d'une rive du fleuve, le *Courbet* et le *Roi des Belges*, emportent l'un Brazza et l'autre Conrad. Les deux marins font route vers l'amont. De concert jusqu'au confluent de l'Oubangui. [...] Conrad écrit une nouvelle dans laquelle apparaît le souvenir de cette navigation sur le Congo, *Un avant-poste du progrès*, qu'il publie en revue, en plaçant le cœur des ténèbres auprès de Stanleyville, de Kisangani aujourd'hui, bien que jamais les lieux ne soient mentionnés. Brazza ne lit pas la nouvelle de Conrad. Il la lira plus tard à Alger » (Pierre & Henry, p. 147). La coïncidence spatio-temporelle double les affinités littéraires, et inversement. Et même s'il ne saurait y avoir de coïncidence physique, comme avec l'auteur de *Voyage au Congo*, le narrateur établit une relation continue entre les auteurs non contemporains, mais reliés entre eux par le même regard qu'ils porteraient d'outre-tombe sur l'actualité immédiate. Après tout, peu importe que Brazza soit le précurseur de Gide ou celui-ci le continuateur de celui-là, c'est la complicité de « ces vieilles lunes » qui vient donner sens — ou non-sens — au présent mausolée, celui d'un mémorial post-guerre : « Il faut profiter de la vie, tonne Fulgence en commandant des bières. Il me reproche de m'intéresser à ces vieilles lunes de Gide et de Brazza. Il lui semblerait plus utile d'écrire les guerres du Congo. Le mausolée sera détruit un jour, la prochaine guerre, ici ou en face, en fera une cible de choix. Parce que c'est un monument en l'honneur de Sassou, pas de Brazza. J'essaie de lui expliquer qu'on ne peut rien comprendre aux guerres du Congo si on ignore ce qui s'est passé avant » (avec Fulgence, p. 229).
- 18 En ce sens, Brazza, Conrad, ou Gide ont été moins des voyageurs, encore moins des baroudeurs sur une *terra* présumée *incognita*, que les premiers anthropologues du Congo, fussent-ils candides. Et sans doute après eux l'auteur d'*Equatoria*, quand par exemple son narrateur s'interroge sur le sens commun de toutes ces vies qu'il suit à la trace, et dont il tente de comprendre l'inter-relation : « Pour se préserver sans doute de la légère absurdité de l'existence humaine qu'on ressent davantage encore dans les villes — et lorsqu'on est sédentaire —, quels que soient leurs idées, ou leurs idéaux, le siècle, la région du monde, tous ceux-là auront été des hommes d'une longue marche, d'une quête dans la forêt qui est à l'origine de l'humanité, de la horde. On marche à l'infini, droit

devant, parce que cette fois peut-être, au-delà de cette colline à l'horizon, on finira par découvrir si tout cela a un sens » (Pietro & Ernesto, p. 132).

La quête de ce sens toujours déçu, sans cesse repoussé à plus tard est comparable à celui du mausolée de Brazza : « Celui-ci devrait être inauguré le 14 septembre 2005 pour le centenaire de sa mort. Nous sommes en septembre 2006. Il est toujours un peu con de fêter le cent unième anniversaire. On a donc décidé que l'inauguration du mausolée n'aurait lieu que le 3 octobre. Pour le cent vingt-sixième anniversaire de la fondation de Brazzaville. Ce qui n'est pas non plus un chiffre très rond » (la dernière mission, p. 191). Et de fait il n'y a pas que les chiffres à ne pas tourner rond. Au bout du voyage, en son point culminant, c'est le sens de « tout cela » qui s'inverse sous l'effet de l'ironie de l'histoire, redoublée par l'ironie du narrateur pour qui « tout cela » se dégrade en *tout ça* : « J'ai rendez-vous quelques jours plus tard à la Fondation Savorgnan de Brazza pour un point presse, où l'on m'explique que tout ça, pharaonique, n'est pourtant qu'un début. Sur le terrain du mausolée jailliront bientôt vers le ciel des tours de bureaux, une médiathèque, et d'assez nombreuses merveilles, dont l'évocation très imprécise est peut-être liée à la nécessité, devant l'ampleur des polémiques, de trouver un semblant d'utilité sociale au projet. On m'offre un polo à l'effigie de Brazza » (à Brazza, p. 200). La petite « effigie » portative, indéfiniment reproductible, paraît remplacer dérisoirement la vraie statue colossale sise dans l'allée menant du mausolée, « merveille » unique qui n'est pourtant mentionnée ni décrite nulle part dans *Equatoria* — pas plus d'ailleurs que dans le roman de Besson, ou sur la photo officielle reproduite en quatrième de couverture du Brazza de Maran. Serait-il donc à ce point invisible, ce Colosse, comme *La Lettre volée* d'Eggar Poe, ou indescriptible (vu peut-être son habit algérois dont il est affublé), carrément innommable ? Quoi qu'il en soit, cette absence vérifie une fois de plus la formule de Musil, l'attention se portant ailleurs que sur le trop évident monument érigé à l'intention de... Sa vérité est ailleurs, tant il est vrai que le mausolée n'est plus dans le mausolée, et que, selon le sociologue Matondo Kubu Turé, « Brazzaville n'est pas une ville »¹⁵.

Le narrateur anthropologue préfère en effet tourner son attention ailleurs, se mettre à l'écoute des voix officieuses, des propos ordinaires autour du mausolée ; il choisit de recueillir et consigner scrupuleusement ce qui se dit (la princesse nubienne, Fulgence, « des rumeurs maçonniques »), ce qui se fait (« que le peuple vaque à ses occupations », consigne de grève suivie même par les voleurs), voire ce qui se chante : « On doit le seul moment rafraîchissant de cette journée harassante à l'interprétation, par la chorale mixte de la Marine nationale du Congo, de *La Chanson de Brazza*, laquelle, en trois minutes, parvient avec gaieté à résumer ce que j'essaye de faire depuis des mois : écrire la vie de Brazza » (aux funérailles, p. 212). Quant à ce qui s'écrit à propos du mausolée, c'est évidemment dans la presse locale que l'auteur narrateur trouve sa source de prédilection, va puiser ses informations qu'il retranscrit en de longues citations qui peuvent occuper un chapitre entier, comme dans « Brazza est-il le bienvenu au Congo ? » où un extrait intitulé « OUI » est encadré par un « NON » et un « DÉCIDÉMENT NON » (pp. 197-198). La polémique est lancée d'entrée de jeu, dès le deuxième chapitre, « dans la presse congolaise », constitué d'un court extrait lapidaire d'un papier écrit par un universitaire dans *La Semaine africaine* : « Il est clair qu'au Congo, De Brazza n'est pas parmi les siens. Ses cendres pourront être renvoyées en France, en Italie ou au Gabon, dans cinquante ans, quand apparaîtront de nouveaux Congolais » (p. 13). Le ton est donné, qui donne à la parole des intellectuels congolais cette vivacité critique que le narrateur étranger se plaît à intégrer dans son récit, le plus souvent sans commentaire.

Le débat enfle et déborde de la boîte de Pandore qu'est devenu le mausolée. Lequel réapparaît, sous la plume caustique de Lécas Atondi Monmondjo, comme un nouvel « éléphant blanc », voire « une colossale lubie » (dans la presse congolaise, p. 152). Il déborde même hors de la presse, lorsque le roman insère de ce même universitaire une longue citation tirée de son « récent opuscule » paru et distribué sur place, dont le titre dit assez la vocation de brûlot : *Pouvoir congolais et révisionnisme postcolonial : le cas Savorgnan de Brazza*. Le narrateur d'*Equatoria* lui emprunte la vision d'un monument étrange, étranger aux valeurs esthétiques congolaises, une « curiosité » décrite comme une « impressionnante masse de béton, plantée sur de hautes colonnes enduites de plaques de marbre, avec de surcroît son minuscule fronton aux prétentions de style grec, rappelant les symboles de la franc-maçonnerie, qui en fait un échassier riquiqui » (p. 210). Visiblement ce totem bricolé et crypté, machin sorti de quelque cabinet de curiosités postcolonial, ne saurait remplir aucune fonction identificatoire, ni mémorielle ni patrimoniale.

Cependant, pour saisir plus à fond le (non ou contre) sens de cette curieuse anomalie architecturale, il faut le replacer dans son contexte politique, et donc se reporter au ledit opuscule. Muni d'une bibliographie « sommaire » — qui compte tout de même une trentaine de titres d'ouvrages universitaires — et assez conséquente « pour se souvenir », l'ouvrage en revient à l'histoire coloniale pour démontrer que le mausolée, qui représente un véritable casse-tête pour les Brazzavillois, est fondé sur l'ignorance et le déni de la mémoire coloniale : « On se fend le crâne à saisir le bien-fondé d'une telle entreprise, qui mobilise tant d'énergie des autorités congolaises, comme s'il n'y avait pas déjà à Brazzaville, près de la Case de Gaulle, un beau monument érigé en hommage à Pierre Savorgnan de Brazza et à ses compagnons depuis fort longtemps. Peut-être l'ignore-t-on ? » (p. 9). Certes pas P. Deville en tout cas, qui rappelle, comme événement mémorable, que de Gaulle était « accompagné de Marthe, la fille de Brazza » lorsqu'en février 1944, dans la capitale de la France libre, il « inaugure une stèle » (p. 191). Sans doute un tel cénotaphe est-il nécessairement un monument historique, mais pour être dépourvu de la dépouille ou des cendres du héros fondateur, il n'est suffisamment pas natif ou national pour être muséifié et faire office de patrimoine, à l'instar du Panthéon français dont le Mémorial est la trop évidente réplique françafricaine.

C'est justement cette romance d'un héros qui serait tout à la fois romain, français et congolais et reposant « parmi les siens » que le roman défait, en reposant indéfiniment l'impertinente question : « Pendant combien de temps allons-nous enterrer et déterrer Brazza ? »¹⁶ (sur l'atlas, p. 193).

NOTES

2. René MARAN, *Savorgnan de Brazza*, Paris, Éditions du Dauphin, 2009 ; Patrick BESSON, *Mais le fleuve tuera l'homme blanc*, Paris, Fayard (« Roman »), 2009 ; Patrick DEVILLE, *Equatoria*, Paris, Éditions du Seuil (« Fiction & Cie »), 2009.

3. Dérivé de « abracadabrazza », mot-valise inventé de P. Deville, inséré dans son récit de l'inauguration pour marquer l'arrivée historique du cercueil de Brazza au mausolée, pile « à midi » (p. 204).

4. Cependant, pour la légende de bas de page, qui accompagne le *copyright* de la Fondation Savorgnan de Brazza, il s'agit de la « Photo du Mausolée ».

5. Action d'éclat rapportée aussi dans le roman de P. Deville, mais dans les termes mêmes du protagoniste : « En cette circonstance, je crus utile d'affirmer avec une certaine pompe les prérogatives de notre pavillon. Cet acte, accompli en présence de tant de tribus diverses réunies, devait produire un effet considérable, dans toutes ces régions.

Vous voyez, leur dis-je en leur montrant le mât où nous hissons nos couleurs : tous ceux qui touchent notre pavillon sont libres, car nous ne reconnaissons à personne le droit de retenir un homme comme esclave. À mesure que chacun allait le toucher, les fourches du cou tombaient, les entraves du pied étaient brisées, pendant que mes laptots présentaient les armes au drapeau qui, s'élevant majestueusement dans les airs, semblait envelopper et protéger de ses replis tous les déshérités de l'humanité. » Une citation dont l'effet de mise à distance (en doute) se trouve souligné par le commentaire qui suit : « Le petit jeune homme de vingt-trois ans en impose aussi par ses tours d'illusionnisme, et les feux d'artifice qu'il tire le soir au-dessus de la jungle » (pp. 38-39).

6. Voir ces mots employés par l'auteur dans l'entretien avec Nathalie Philippe sur le site de Cultures Sud <<http://www.culturessud.com/contenu.php?id=68>>.

7. Indications topographiques des plus approximatives, comparées à celles, plus fiables, fournies par le roman de Deville, pour qui le mausolée est bel et bien « bâti en plein cœur de la capitale, non loin du fleuve, entre l'Hôtel de Ville et l'ancienne ambassade nord-américaine » (p. 199), situation complétée plus loin avec une touche d'ironie : « Entre le mausolée et le fleuve est établi le Buffet de l'Hôtel de Ville, non loin des locaux de la direction de l'Émigration... » (p. 203).

8. Comme quoi les chronotopes des deux romans diffèrent sensiblement, y compris sur la date de l'inauguration que Deville situe un mois avant Besson, exactement le mardi 3 octobre 2003.

9. Un roman congolais récent, écrit par le sociologue et dramaturge Matondo KUBU TURÉ, diagnostique un syndrome « spatio-mental » issu du conflit des noms, soulignant justement cette impossibilité de nommer, que ce soit le « pays », la « capitale » ou son fondateur, comme on le voit dans un des passages qui évoquent S. de Brazza : « Selon la vérité d'une légende qui circule depuis l'époque de l'explorateur italien, la source du Wé se situe au ciel. Quand il pleut, c'est le Wé qui fait pleuvoir. Quand l'explorateur italien voguait sur le Wé, à la recherche du fameux royaume chrétien perdu, il ne consultait jamais sa carte, il avait toujours les yeux rivés au ciel. Qu'est-ce qu'il cherchait dans les nuages ? La source céleste du Wé, concluent les autochtones toujours prodigues en croyances et en symboles. » (*Vous êtes bien de ce pays ? Un conte fou*, L'Harmattan [« Encres noires »], 2009, p. 144).

10. Voir aussi ces « dernières nouvelles » ajoutées en *post-scriptum* après les remerciements : « Au moment de quitter ce livre, en cet été 2008, il apparaît qu'une arrière-petite-nièce de Brazza, Idanna Pucci, porte plainte auprès du tribunal de grande instance de Paris contre la République du Congo. Estimant que celle-ci n'a pas rempli ses obligations envers les héritiers, parmi lesquelles la création d'un dispensaire, l'entretien

des lieux de mémoire portant le nom de l'explorateur, etc., elle demande le rapatriement des dépouilles vers l'Italie » (p. 327).

11. Invité avec Stéphane Audeguy dans l'émission « Tout arrive », sur France Culture, mai 2009.

12. Réédité en Points Seuil, 2009, p. 253.

13. Sur cette fameuse concurrence entre les deux explorateurs et « inventeurs » des deux Congo, voir la relation bien documentée, alternée et équilibrée qu'en a faite Robert ARNAUT, *Sur les traces de Stanley et Brazza*, Paris, Mercure de France, 1989.

14. Pour cette figure qui atteste d'une tendance du récit moderne à se libérer radicalement de l'ordre chronologique pour aller « vers l'uchronie », Gérard GENETTE invente le terme de « syllepse » temporelle (*Figures III*, Éditions du Seuil [« Poétique »], 1972, p. 121).

15. C'est le titre de sa conférence donnée dernièrement au Centre culturel français de Brazzaville, résumée à grands traits par l'écrivaine et peintre Bill Kouélany : « Je sors à l'instant de cette conférence. Pas mal, avec cette façon directe que Matos a toujours de nommer les choses [...]. Il a fait un portrait mental de la ville. L'ethnocentrisme des quartiers. Brazzaville n'a pas de contre-pouvoir. Des bénis oui oui, partout... En conclusion, cette ville serait malade et nous avec, quoi. Voilà, voilà !... » (courriel, 16/12/2009).

16. Question symptomatique de ce « quelque chose de pourri dans le post-empire », selon l'heureuse formule de Florence Bernault. Laquelle, avec Joseph Tonda et Patrice Yengo, reviendra, dans la livraison à paraître pour le cinquantième des *Cahiers d'Études africaines*, sur la ténébreuse affaire du mausolée, pour en dévider l'écheveau complexe, et en dégager les multiples tenants et aboutissants politiques, historiques et anthropologiques.

RÉSUMÉS

Résumé

Le Mémorial dédié à Savorgnan de Brazza, plus communément appelé mausolée, a été officiellement inauguré à Brazzaville en octobre 2005 dans un contexte de vives polémiques aussi bien au Congo sur le « révisionnisme » de cette entreprise visant à réhabiliter la mémoire du premier colonisateur qu'en France et en Afrique sur les « bienfaits » de la colonisation française. On n'examine ici que le traitement littéraire de cette affaire à travers trois livres parus en 2009, un essai et deux romans. La biographie de René Maran, fortement empathique pour l'explorateur, est exhumée soixante ans après sa première parution, comme pour cautionner l'image du pionnier pacificateur et libérateur des « siens ». Et si Patrick Besson, dans *Et le fleuve tuera l'homme blanc*, prend le mausolée comme simple toile de fond de son *thriller* ethnocentré ou comme prétexte à placer quelques bons mots, Patrick Deville, dans *Equatoria*, le place au centre même de son récit de voyage autofictionnel, tout en gardant une distance critique qui fait de ce roman une vraie enquête de terrain sur une mémoire controversée.

Abstract

The Monument dedicated to Savorgnan de Brazza, more commonly called mausoleum, was officially inaugurated in Brazzaville in October 2005 in a polemical sharp context as well in Congo on subject of the “revisionism” of a company which was aiming rehabilitation the memory of the colonization, as in France on subject of the positive aspects of colonization. In this article was examined only the literary treatment of this polemics through three books published in 2009, an essay and two novels. The biography of René Maran, strongly empathic for the explorer, is exhumed sixty years after its first publication as attempt to make stronger and credible the image of the pioneer — pacificator and liberator of “his people”. And if Patrick Besson, in *And the River Will Kill the White Man*, takes the mausoleum like simple background for an ethnocentric thriller or as an occasion to place some remarks, Patrick Deville, in *Equatoria*, places it in the center of his auto-fictional travel novel keeping a critical distance which makes his novel a true investigation of fieldwork about the controversial memory.

INDEX

Keywords : Brazzaville, Congo, Savorgnan De Brazza, Patrick Besson, Patrick Deville, René Maran, French Colonization, Colonial Memory, Memorial, Mausoleum

Mots-clés : Brazzaville, Congo, Savorgnan de Brazza, Patrick Besson, Patrick Deville, René Maran, colonisation française, mausolée, mémoire coloniale, mémorial

AUTEUR

NICOLAS MARTIN-GRANEL

Chercheur associé à l'ITEM, Paris, CNRS.